# PRATIQUER LA VILLE, POUR UNE TECHNOLOGIE DE LA DÉRIVE

LE 20 JUIN 2011 MATTHIEU DUPERREX (URBAIN, TROP URBAIN)

Un usage grandissant d'applications mobiles se revendique du situationnisme. Reposant souvent sur la géolocalisation, ces technologies de la dérive "augmentée" sont porteuses d'un renouvellement des pratiques de la ville... ou bien d'un retour aux sources.

# Urban After All S01E20

La ville événementielle gagne du terrain. Publicitaires et "designers d'ambiance" apposent leur signature sur de nombreux domaines de l'urbanité. L'urbanisme de situation oriente de plus en plus nos parcours urbains, jusqu'à transformer la ville en parc à thèmes. Oui, nous en témoignons régulièrement au long de ces **chroniques**: par bien des aspects, la ville occidentale a digéré la subversion des situationnistes des années 1950, la critique du capitalisme en moins, le mot d'ordre marketé en plus. Alors, bien sûr, on accueille d'abord avec scepticisme les annonces d'applications « subversives » qui feraient de nos prothèses numériques du type iPhone des outils libertaires. Certains usages de technologies mobiles revendiquent en effet l'esprit situationniste et promettent une "appropriation" de la ville par ses habitants. Ils se réfèrent parfois expressément à la notion de dérive, qui est selon Guy Debord (**théorie de la dérive**, 1954):



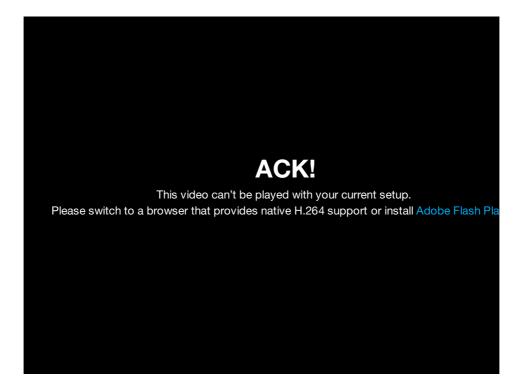
Une technique du déplacement sans but. Elle se fonde sur l'influence du décor.



Que sont ces technologies de la « dérive augmentée » ? En quoi peuvent-elles être davantage que des gadgets anecdotiques ?

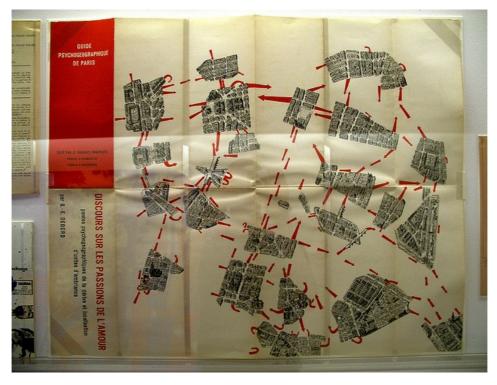
# Outiller la lecture urbaine

Certaines applications mobiles oscillent entre la promenade aléatoire assez passive et la démarche créative. Il y a par exemple celle intitulée "HE", pour "Heritage Experience", qui permet de tourner et monter des **films "marchés"** à partir de fragments audiovisuels géolocalisés. On connaît par ailleurs les « **soundwalks** », qui sont souvent sages, mais se développent parfois en hacking sonore urbain. Et avant que tout un catalogue moderne d'applications pour smartphone se constitue, il y a eu des prototypes précurseurs. Les "**Flâneurs savants**" ont ainsi organisé des parcours de découverte dans le quartier du Marais avec des baladeurs. Les "**Urban Tapestries**" de Londres ont proposé une réforme de la relation au paysage urbain par le biais d'une application mobile.



La dérive trouve des ressources inédites dans certaines applications de téléphonie conçues pour ces usages. **The Pop-Up City** a fait une courte sélection des plus récentes. Se détachent **Serendipitor**, dont Pierre Ménard a fait un test **pas forcément concluant**, mais aussi **Shadow Cities** et son orientation "multiplayer", **Glow** et sa cartographie des humeurs, et **Mission:Explore**, pour l'instant cantonné à Londres comme terrain de jeu.

Dans tout cela, l'intérêt consiste peut-être davantage dans la démarche de l'utilisateur que dans les possibilités techniques avancées. Ainsi que l'a souligné **Nicolas Nova**, qu'elle soit menée par des **skateurs**, des activistes ou des géographes, la dérive est une « technologie de lecture urbaine ». Elle est une pratique, plus ou moins outillée, d'interprétation nouvelle d'un milieu qu'on pensait entièrement balisé et normé. Que des utilisateurs se donnent des "consignes" de pratique de la ville (dont **la liste** est presque infinie) au travers de ces applications, là est le piquant de ce rapport induit à la technologie. Car ils inventent ainsi de nouveaux codes et « lisent » la ville de façon originale.



# La dérive situationniste en cinq leçons

Devant la masse de cette offre mobile, il n'est pas inutile de rappeler que Guy Debord et les situationnistes ont institué la dérive comme une authentique méthode d'analyse urbaine. En voici les grands principes :

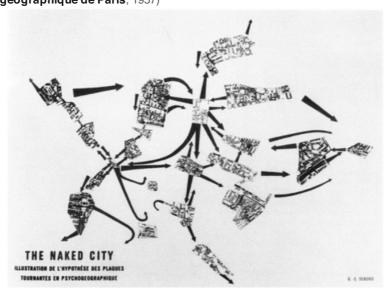
D'abord, la dérive est selon eux le passage rapide entre des « ambiances urbaines ». La dérive se rattache à la démarche "psychogéographique", laquelle prend avant tout la rue comme terrain d'observation (voir l'**Essai de description psychogéographique des Halles**, 1958).

La psychogéographie a une portée critique : elle souhaite "provoquer la crise" du système de production de l'espace urbain (voir **Potlatch** N°5, 20 juillet 1954).

La psychogéographie est en même temps une méthode de construction d'ambiances ; elle prône un « urbanisme mouvant » (je vous invite à retrouver sur **Urbain, trop urbain** un prolongement architectural de cette pensée).

L''investigation'', la "découverte" et la notion de "données" sont convoquées par Debord comme faisant partie de la psychogéographie (voir l'**Introduction à une critique de la géographie urbaine**, 1955).

Enfin, le situationnisme promeut une « pratique habile des moyens de communication ». Et l'un de ses penchants les plus naturels est l'établissement d'une "cartographie rénovée" (voir les collages de cartes que Debord réalise avec Asger Jorn, dont le **Guide psychogéographique de Paris**, 1957)



# De quel situationnisme les technologies mobiles sont-elles le nom?

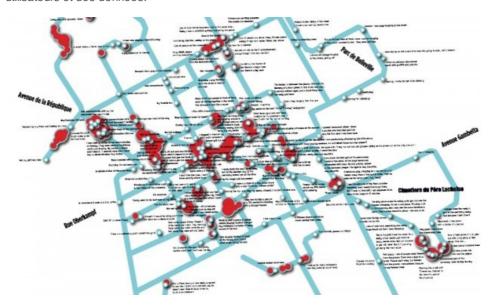
Transition entre les ambiances, recours à l'affect, déambulation choisie, activisme et subversion, valorisation des data, emploi des moyens de communication à notre portée, détournement du code, urbanisme nomade et participatif, inventivité cartographique... Ces thématiques sont bien actuelles, voire brulantes. Qui pour s'étonner à présent qu'un courant de pensée des années 1950 soit revivifié par les nouvelles technologies que nous venons d'évoquer ? J'émettrais juste un petit moderato : les « situs » buvaient énormément de vin pour dériver. Pas sûr que le « bio-mapping » de Christian Nold, qui élabore des cartes sensorielles de la ville reflétant l'intensité émotionnelle de certains espaces (dans l'est de Paris par exemple), ait beaucoup tourné au pinard...

Ce qui diffère plus sérieusement de l'époque situationniste, c'est l'ambiguïté du mapping digital fondé sur la dérive. Car d'un côté, la géolocalisation, qui fait le ressort de ces applications mobiles, expose l'utilisateur à des instruments de "surveillance"; et de l'autre côté, un univers démocratique de données générées par les utilisateurs s'offre à notre navigation dans la ville. Entre panopticon et dérive créatrice, les technologies mobiles créent un étrange court-circuit (que le théoricien **Antoine Picon** rapporte même à une "crise de la cartographie urbaine").



Autre différence d'avec l'époque situationniste : ces applications mobiles et leurs usages produisent un système des objets numériques dans lequel des relations de jeu, de chasse

ou d'apprentissage se composent et se défont dans la ville. Avec la dérive, la navigation devient « sociale », mais les non humains numériques « socialisent » bientôt davantage que les humains. D'où le développement d'un « **Internet des objets** » annoncé dès **2005** par l'Union internationale des télécommunications (ITU), qui se superpose aux Internets des utilisateurs et des données.



# Des pratiques de ville sur écrans de contrôle

Enfin, le réseau de mobiles peut se prêter à une nouvelle forme d'art. « **Net\_Dérive** » de Petra Gemeinboeck et Atau Tanaka a fait date dans ce registre. Autour de la galerie Maison Rouge (Paris Bastille), trois prototypes de téléphones étaient « promenés » dans le quartier. Ils produisaient des relevés auditifs et visuels des déplacements traduits sur écran dans l'espace d'exposition.

Net\_Dérive, en transposant les applications du social software (modèle des sites de rencontre) en des termes sonores (des mélodies, des variations d'intensités) et physiques (la proximité ou l'éloignement, la distance et la présence), réalise un hybride social, musical et spatial, qui propose d'écouter et de produire une musique à plusieurs, évoluant en fonction de variables comportementales personnelles. En transformant ensuite le téléphone mobile en transmetteur de données audio et visuelles en temps réel, l'outil de communication mute en appareil de mesure et donc, également, de contrôle.

L'interaction locale du téléphone et du paysage urbain recontextualise par bribes le récit d'une dérive qui demeure en quelque sorte toujours ouverte. La transition d'un espace à un autre se double d'une historicité : il y a des traces de la dérive, laissées dans le réseau, et qui ne demandent qu'à être mises à jour par de nouveaux utilisateurs. La dérive et le mapping débouchent ainsi sur un art de raconter des histoires. L'application **Wanderlust** repose d'ailleurs sur ce principe de "storytelling".

La profondeur du récit de ville que cette dérive augmentée nous livre vient cependant selon moi, en dernière instance, de ce qu'un paysage symbolique fait déjà sens pour nous.

# Boo-hoo! This video can't be played with your current setup. Please switch to a browser that provides native H.264 support or install Adobe Flash Pla

# La situation, le récit, le web

Grâce aux dispositifs numériques de dérive augmentée, la fiction peut hybrider le réel de la ville. La **création numérique** peut être en ce sens porteuse d'autre chose que d'un simple design d'ambiance, c'est-à-dire porteuse de pratiques. De ce point de vue, les créateurs ont quelque chose à dire que ne disent pas nécessairement les foules mobiles, notamment au niveau du récit et de la fiction. Et justement, si le web conserve encore selon moi sur ce point une préséance sur les technologies mobiles, c'est parce qu'il tient la promesse de dérive par la narration plus que par la communication. Le champ du récit digital s'est élargi de **nombreux exemples** de formes plurielles et discontinues de l'image de la ville. La fenêtre de l'image-web est ainsi devenue porteuse d'une poétique topologique. Œuvre numérique complexe, le webdocumentaire incarne sans doute le mieux le déploiement d'une diversité d'éléments et d'outils à fictions dans l'espace des interfaces digitales.

Il serait trop long d'énumérer ici tous les beaux exemples de créations web qui se rattachent à la dérive. Je vous livre un scoop pour finir et pour illustrer mon propos. Le prochain webdocumentaire d'Arte tv s'appelle InSitu, "les artistes dans la ville" - lancement fixé autour du 10 juillet. Essai poétique, InSitu conserve la linéarité du récit, pour sa force et le déroulé d'un propos. Ce qui n'empêche pas les ressorts du « split screen » et les approfondissements médias désormais traditionnels au genre (POM, photographies, textes, cartographie, etc.) d'apporter un réel buissonnement des fables de la ville. Faire vivre une expérience urbaine en tant que fiction est l'une des ambitions de cet objet web qui vous entrainera même... dans le temps dilaté d'un récital de cloches en Espagne (dirigé par le campanologue - si, ça existe - Llorenç Barber). Dans InSitu, la dérive fait donc l'objet d'une maîtrise formelle et pour ainsi dire d'une plastique classique dont on attendait encore du webdocumentaire qu'il puisse s'en revendiquer sans honte devant ses aînés à gros budget. Le détournement y est pris en charge par la cartographie où viendront s'épingler les projets participatifs et les comptes-rendus de pratiques de l'espace urbain. Urbain, trop urbain s'efforcera d'accompagner un peu ce mouvement, et j'invite ici tous les amis que l'écriture de la ville inspire à nous rejoindre.

# D'Oh!

This video can't be played with your current setup.

Please switch to a browser that provides native H.264 support or install Adobe Flash Pla

Le détournement et la dérive introduisent un jeu sur la valeur qu'on subvertit et renverse ; ainsi qu'un jeu sur l'expérience. Le web peut cela en tant qu'il outille les pratiques de la ville, qu'il ménage ce déplacement qu'est la fiction, et qu'il rend artistique l'espace de la lecture urbaine... C'est parce que le web existe et façonne symboliquement notre paysage urbain que les applications mobiles de dérive gagnent en profondeur et en subversion (en délinquance ?). C'est ainsi qu'on peut laisser Guy Debord conclure (*La société du spectacle*, **178**):



Dans cet espace mouvant du jeu, l'autonomie du lieu peut se retrouver, sans réintroduire un attachement exclusif au sol, et par là ramener la réalité du voyage, et de la vie comprise comme un voyage ayant en luimême tout son sens.

99

Crédits photo: Flickr CC Phil Gyford , Julian Bleecker , wallyg

# **BITUUR ESZTREYM**

le 20 juin 2011 - 16:16 • SIGNALER UN ABUS - PERMALINK



debord debord déborde...

pour raciner la dérive, il faut que figure au moins une fois sur cette page le nom de Ivan Chtcheglov.

(sans compter Khatib, Rumney – pour la psychogéographie – etc.) mais surtout Ivvan Chtcheglov. ugh.

**VOUS AIMEZ** 



VOUS N'AIMEZ PAS



LUI RÉPONDRE

# **URBAIN, TROP URBAIN**

le 20 juin 2011 - 16:36 • SIGNALER UN ABUS - PERMALINK



Pour les lecteurs, effectivement, Bituur a parfaitement raison: après la lecture du "Paysan de Paris" et de "Nadja", ce sont surtout les rencontres d'Ivan Vladimirovitch Chtcheglov, alias Gilles Ivain, puis du peintre danois Asger Jorn (fondateur du groupe Cobra) qui ont conforté Guy Debord dans ses thèses « scientifiques » de psychogéographie.





### **LECCIA**

le 21 juin 2011 - 3:49 • SIGNALER UN ABUS - PERMALINK



Merci pour cet article qui explore la vie urbaines et ses évolutions numériques. Je suis très intéressé par les espaces urbains mais aussi par les Spatialités en général. Comment elles sont construites, et comment des spatialité géographiques aux spatialités virtuelles elles sont toutes des compositions des mêmes éléments de base.j

**VOUS AIMEZ** 



VOUS N'AIMEZ PAS



LUI RÉPONDRE

## **DERIVES DES VILLES**

le 22 juin 2011 - 0:22 • SIGNALER UN ABUS - PERMALINK



je dirais pour citer l'ami Guy-Ernest que ces pratiques sont légèrement incompatibles par leur aspect d'auto-dénonciation avec le mot d'ordre ayant fait partir beaucoup de détails sur les situationnistes avec le vent de l'histoire :

"tout ce qui laisse des traces favorise le travail de la police"

(de mémoire, a peu près)

**VOUS AIMEZ** 



VOUS N'AIMEZ PAS



LUI RÉPONDRE

# **URBAIN, TROP URBAIN**

le 22 juin 2011 - 9:10 • SIGNALER UN ABUS - PERMALINK



Bonjour @Dérivesdesvilles (splendide, le blaze). Ce qui compte en l'espèce, ce sont les pratiques, les usages. Encore faut-il, vous avez raison, ne pas verser dans des excès d'optimisme.

Il n'y a pas en soi de raison pour que la navigation GPS couplée au «mapping», à l'annotation informationnelle des lieux dans la ville et à la création de contenus associés — potentiel dont nous sommes aujourd'hui en grande partie équipés avec nos téléphones portables —, que donc cette technique relève d'une « subversion » de la société de contrôle. Ce qui diffère de l'époque situationniste, c'est l'ambiguïté du mapping digital fondé sur la dérive. La carte laisse place à du réseau non triangulé soumis à deux injonctions contradictoires de pouvoir: l'une de contrôle de «ce qui arrive» par les autorités, dans les «war rooms» de la société de «surveillance», au sens presque littéral; l'autre, de pratique et d'individualisation du parcours et de la navigation dans un univers démocratique de données. En effet, l'individu donne son empreinte singulière à ce qui est visualisé sur les écrans, mais il s'introduit jusqu'à s'y dissimuler dans des nappes logicielles qu'il plie à sa volonté d'appropriation de l'espace.

Expérience partagée de la ville, co-présence virtuelle, levée des frontières... Il est de bon ton d'être d'un optimisme sans faille sur l'apport de ces technologies et applications. C'est oublier que les logiques de contrôle et de surveillance «rebouclent» et «recodent» plus souvent qu'à leur tour nos terrains de jeu. Le situationnisme a versé dans le code informatique et tout projet lié à la géolocalisation nécessité un programme pour être exécuté. Ce qui faisait dire à Brian Holmes dès 2003, qu'une grille hyper rationaliste s'étendait à présent sur la société, au profit d'entreprises d'infrastructures et autres «opérateurs» au comportement impérialiste, qui nous font entrer dans la division sociale du travail à l'ère numérique.

Références:

http://www.scribd.com/doc/57692886/Antoine-Picon-Representer-la-ville-territoire-entre-ecrans-de-controle-et-derives-digitales

http://www.hyperbate.com/dernier/?p=16691

http://www.scribd.com/doc/57747066/Brian-Holmes-Drifting-Through-the-Grid

**VOUS AIMEZ** 



VOUS N'AIMEZ PAS



LUI RÉPONDRE

# 4 pings

Le lendemain de la veille urbaine #32 « Urbain, trop urbain le 20 juin 2011 - 8:58

[pop-up] urbain » URBAN AFTER ALL S01E20 – Pratiquer la ville. Pour une technologie de la dérive. le 27 juin 2011 - 11:04

[...] mobiles. Un bien beau sujet reliant l'hier et le demain, donc... Le lien original est à lire ici, et vous pouvez aussi nous suivre sur facebook. Encore merci à Matthieu [...]

Miroirs de la ville #3 Psychogéographie ! Poétique de l'exploration urbaine « Urbain, trop urbain le 24 janvier 2012 - 8:58

[...] du vingtième siècle, et on ne compte plus ses dérivés technologiques (moi-même ai commis un papier là-dessus). Sur la vague des applications web à « users generated contents », MyBlockNYC [...]

Pratiquer la ville, pour une technologie de la dérive « Espaces Publics le 26 février 2012 - 1:24

[...] http://owni.fr/2011/06/20/pratiquer-la-ville-pour-une-technologie-de-la-derive/ J'aime [...]